

Mémoires du père de Ludovic G.

Chapitre 4 - Souvenirs en vrac

De la petite enfance à l'adolescence... souvenirs !

Maintenant que le cadre est situé, que vous savez le plus important sur nos origines, il est temps de parcourir un peu les souvenirs de notre quotidien qui me sont restés marqués.

On part de l'âge de 5 ans pour arriver à la période actuelle, celle durant laquelle je prépare ce récit pour vous aider à mieux connaître votre famille, vos racines et tout ce vécu que nous avons laissé derrière nous, mes parents, mes frères et sœurs et moi-même.

Jeunesse en Algérie de 5 à 16 ans.

Il est important d'intégrer que l'Algérie de ma jeunesse n'avait rien à voir avec l'image que l'on a de l'Algérie actuelle. Nous étions chez nous, nous les français qui avons dû tout abandonner lorsque "le vent a tourné" !

Nous vivions bien, sous le soleil d'un pays généreux et sécuritaire.

Comme dans tous les pays du Sud, nous les enfants, étions très libres, pouvions jouer dehors à n'importe quelle heure du jour et n'avions pas la notion de danger.

Mais tout a basculé le 1er novembre 1954 !

Notre tragédie comme celle de presque un million de rapatriés commença avec le début de "la funeste guerre d'Algérie".

Jusqu'à cette date notre vie avait été organisée en fonction des périodes scolaires, du café-restaurant, des repas en famille, des chamailleries entre frères et sœurs, des vacances chez notre tante à « BAB EL OUED » et des soirées au cinéma où nous avons découvert les grands classiques de l'époque qui font histoire, comme Peter Pan, Les Bombardiers B52 etc.

Nous jouions beaucoup aux jeux de société le soir aussi.

A l'époque point de consoles et autres ordinateurs.

Nous avions le Nain jaune, le loto, le jeu de l'oie, de dame ou des 7 familles, et puis aussi les cartes, les petits chevaux, les échecs, etc..

L'époque aussi était propice à la lecture, avec la publication de ce que furent les premières collections Jeunesse aux jolies couvertures colorées. Pour rien au monde nos parents n'auraient manqué de nous acheter les livres de la Comtesse de Ségur: mémoires d'un âne, les petites filles modèle, les malheurs de Sophie, un bon petit diable, François le bossu, le général Dourakine etc..

Puis, en fonction de notre âge, on nous faisait découvrir Alexandre Dumas père et ses récits fabuleux comme le comte de Monte Cristo ou les trois mousquetaires.

Il y avait aussi des collections d'illustrés comme les aventures de Tintin et de son fidèle Milou, le journal de Mickey, Bibi Fricotin, les Pieds Nickelés, et quelques bandes dessinées d'histoires de cowboys.

Chacun y trouvait son compte et les livres de grands auteurs comme Molière, Racine, Corneille, George Sand ou La Fontaine prirent la place qui leur correspondait dans la bibliothèque familiale.

Je dois humblement reconnaître que je n'ai pas lu toutes les oeuvres des grands écrivains dont nous disposions mais que je me suis limité à ce qui m'était imposé en cours de français.

En plein air nous inventions toutes sortes d'activités ludiques avec un noyau d'abricot, un cerceau, un ballon ou un osselet qui pouvaient nous occuper pendant des heures !

Nous avions aussi une espèce de chariot équipé de roues montées sur roulements à billes que nous appelions "tartane". Je ne sais d'ailleurs pas si nous avons inventé ce sobriquet ou s'il faisait partie du patois local le "pataouet". Le "pataouet" ou "patuet" était une version déformée de la langue catalane, parlée par les français d'Algérie.

Ce dialecte se parlait partout, dans les rues, sur les marchés, dans les bars, sur le port, ou dans la cour des écoles. Il devint rapidement la signature vocale de la mixité des communautés "franco-hispano-algériennes" et serait sans doute devenue une langue à part entière si le temps lui en avait été laissé.

Traditions et fêtes de Noël.

Les fêtes de Noël nous les passions en famille, bien sûr, chez les grands-parents. Nous étions jeunes, heureux, insouciant et ce fut une période de vie qui nous resta gravée, avec la bonne humeur qui l'accompagnait.

Mais brutalement tout ce bel équilibre s'est rompu. J'avais tout juste 8 ans.

Le 1er Novembre 1954 est le jour à partir duquel plus rien ne fut comme avant !

Le changement était en marche et, jusqu'à la déclaration de l'indépendance du pays, les choses évoluèrent, pas du tout dans le bon sens.

Heureusement, il nous restait l'esprit de famille, la fratrie soudée et heureuse, les moments de complicité et cela perdura encore quelque temps, jusqu'à ce que, une fois de retour en France, l'ensemble se désagréât définitivement.

Les effets du conflit armé commencèrent à se faire sentir assez rapidement sur notre quotidien d'enfants privilégiés de la vie.

Nos sorties et notre liberté étaient davantage contrôlés par nos parents.

Les journées mieux encadrées et organisées, avec une répartition stricte des horaires des différentes activités: sorties, transports, jeux, études, travail, repas, coucher, tout était sous contrôle.

Lorsque le couvre-feu fut institué, de 20 heures à 07 heures du matin, nous dûmes rester enfermés chez nous. Ce n'était pas drôle et nous sentions parfaitement l'anxiété qui gagnait nos parents. Ils étaient en train de prendre la mesure de ce qui allait immanquablement nous arriver !

Malgré tout, nous profitions de nos moments de sorties autorisées le plus intensément possible, surtout le jeudi, le samedi après-midi et le dimanche.

De cette période, j'ai gardé des souvenirs très précis des leçons de catéchisme du jeudi et surtout de notre communion solennelle à Jean Louis et moi, l'année de nos 11 et 12 ans, respectivement.

C'est d'ailleurs à cette période que nos parents nous ont inscrits tous les deux chez les louveteaux (jeunes scouts).

A 13 ans nous devinrent des scouts à part entière et cela dura jusqu' à l'indépendance.

C'est à partir de là que nous sommes réellement « sortis des jupons de notre mère » comme on disait à l'époque.

Ce fut le début de notre indépendance d'adolescents, la découverte de la fraternité, de la convivialité, de la vie en commun et du partage. Le tout ponctué d'une bonne dose de débrouillardise !

En ce qui me concerne, j'avais cours au lycée le samedi matin et je travaillais mes cours à la maison le samedi après-midi et le dimanche. Dès que j'avais un moment disponible, je le passais au café de papa où j'aidais à faire la vaisselle, balayer la salle ou faire quelques courses de proximité.

L'organisation précise de nos journées de semaine reste également très présente à mon esprit car tout était réglé comme du papier à musique.

Ce furent sans doute nos plus belles années.

Chaque matin, le lever était programmé entre 6 et 7 h avec en premier le petit-déjeuner suivi de notre premier travail de la journée : nous devions aller chercher les journaux (l'Echo d'Alger, le Journal d'Alger, la Dépêche quotidienne) chez le dépositaire, Monsieur Ordinez, à environ 1 Km de chez nous.

Au retour, nous les distribuions aux clients de papa, situés sur notre passage.

Malheureusement, avec le temps, ce travail anodin s'avéra de plus en plus dangereux en raison du nombre croissant d'attentats et d'agressions contre des français. La violence montait crescendo et il nous a fallu arrêter la distribution des journaux un an avant l'indépendance à cause du risque trop important que cela nous faisait prendre. La circulation était devenue réellement dangereuse à cette époque.

Vers 7h30 – 08h00 je me rendais au lycée en bus ou en trolley.

J'avais un changement obligatoire à « Château Neuf » un quartier d' El-biar, avant d'arriver à Ben Aknoun, le quartier où je me rendais et où était situé le lycée. J'étais demi-pensionnaire et ne rentrais donc pas déjeuner à la maison.

En milieu d'après-midi, vers 16h00 – 17h00 je faisais le chemin inverse.

Le retour à la maison prenait environ une heure et une fois arrivé je me mettais en route pour notre seconde tâche de la journée : le lait !

Vers 18h, Jean-Louis et moi allions chercher le lait pour la consommation quotidienne de toute la famille, à la laiterie « DJAFFER » (nom du PDG). Nous en ramenions un bidon de cinq litres pour nous et en déposions un bidon d'un litre à nos grands-parents.

En fait, on appelait « laiterie » cette entreprise qui se chargeait de la collecte de lait dans les fermes situées aux alentours d'Alger.

A l'époque les bidons étaient en fer blanc et contenaient environ 50 litres de lait. Chaque bidon était identifié du nom du fermier ou de la ferme de provenance. Les camions arrivaient les uns après les autres et se rangeaient contre un quai d'où les manutentionnaires les vidaient de leur cargaison de bidons, sous l'œil sans répit d'un contrôleur qui en ouvrait un ou deux au hasard pour vérifier la qualité du lait.

Si la teneur en eau s'avérait supérieure à la norme exigée, les bidons étaient immédiatement écartés.

Les autres bidons étaient déversés dans un grand bac ressemblant à une piscine et une fois celui-ci plein, un employé remplissait les nôtres d'un lait odorant, très crémeux et encore fumant où flottaient parfois des mouches ou des brindilles de paille.

La laiterie avait une chaîne de traitement du lait grâce à un système de pompage qui la vidait et envoyait le précieux liquide dans des cuves.

Les étapes s'enchaînaient ensuite : stockage dans les cuves, séparation des matières grasses, stérilisation, refroidissement, mise en bouteilles (de verre) et enfin, stockage et expédition vers les commerces de détail.

Nous allions à cette laiterie parce que les prix y étaient plus bas que dans le commerce mais aussi parce que mes parents pensaient qu'ainsi le lait était de meilleure qualité car juste arrivé des fermes.

De surcroît, mon grand-père avait un accord avec la direction de la laiterie qui déversait les eaux de lavage de des cuves dans son jardin jouxtant l'établissement. Certains jours le jardin était tellement blanc qu'on aurait pu croire qu'il avait neigé !

Nos parents nous attribuaient ainsi différentes petites tâches au quotidien, qui occupaient bien nos journées, mais nous arrivions malgré tout à nous organiser pour gagner un peu d'argent de poche grâce à de petites combines.

Il y avait aussi quelques pourboires que nous laissaient les clients de papa, au bar, mais ce n'était pas très lucratif, alors nous échangeions ou vendions ce que nous pouvions, sur le trottoir : petits livres, illustrés, bandes dessinées, etc. que nous avions déjà lus et relus.

Un jour, je me suis lancé dans la réalisation de « scoubidous » inspiré que j'étais par la chanson de Sacha Distel de l'époque. La mode était à ces petites choses inutiles que nous tressions avec des fils en plastique de toutes les couleurs. On les accrochait à nos brides de ceinture, ou à nos porte-clés.

Le « scoubidou » est sans aucun doute un des éléments symboliques représentant le début des gadgets, objets inutiles par essence et prisés de la jeunesse de l'époque.

Un jour où j'étais en train de tresser des scoubidous, installé dans le bar de notre père, des militaires me demandèrent de leur en préparer. Ils m'en commandèrent de différentes formes,

tailles et couleurs. Je me souviens très bien en avoir fait certains en forme de fourragère et d'autres aux couleurs de drapeaux de pays étrangers, surtout pour les légionnaires.

Grâce aux scoubidous, je pus gagner un argent de poche précieux et j'aimais cela.

L'arrivée de la télévision

Un jour, une invention géniale vint améliorer notre quotidien nous permettant de nous évader de cette ambiance devenue taciturne à cause de la guerre.

La télévision entra dans nos vies !

Ce sont mes grands-parents qui eurent la riche idée de faire l'acquisition du premier poste de télévision familial.

Il était de marque Schneider, ça me restera en mémoire toute la vie. Voilà donc qu'au lieu de jouer dans les rues, les parcs ou les terrains vagues, nous passions nos jeudis après-midis à regarder les programmes destinés aux enfants : Zorro, Laurel et Hardy, Rintintin, des westerns, tous nous comblaient de joie, même si c'était en noir et blanc et, qu'à l'époque, la télévision n'offrait guère de choix puisqu'il n'y avait qu'une seule chaîne.

L'année suivante, mon père acheta à son tour la si convoitée télévision, de marque Radiola, celle-là.

La programmation était encore extrêmement limitée, toujours sur une seule chaîne et seulement de 14 h à 22 h.

Je me souviens plus particulièrement des émissions réservées aux enfants qui étaient diffusées les jeudis, samedis et dimanches.

Certains présentateurs ont marqué notre enfance, comme ce fut le cas de Jean Nohain, un des précurseurs habiles du petit écran. Il animait des programmes enfantins qu'il commençait toujours par deux phrases restées célèbres: "Bonjour les petits garçons" "Bonjour les petites filles".

D'autres apparurent qui dirigeaient des magazines ou les informations et apparaissaient régulièrement à l'antenne puisque les émissions étaient bien ancrées dans une programmation sacro-sainte et immuable : Léon Zitronne, Pierre Sabbag, Georges de Caunes furent quelques-uns d'entre eux.

Et puis, quelque temps plus tard, il y eut les "speakrines" !

De jeunes femmes à la diction aussi parfaite que leur plastique qui égrenaient plusieurs fois par jour l'ensemble des programmes qui seraient diffusés au long de la journée : Anne Marie Carrière, Catherine Langeais, Jacqueline Huet, Jacqueline Cora furent les premières du genre.

Les speakrines furent également les "miss météo de l'époque".

Elles annonçaient les prévisions du temps, sans carte de fond bien sûr, et cela concernait seulement la métropole.

Elles devaient également combler le vide lors de l'interruption d'un programme (et cela arrivait souvent) et elles déclamaient pendant tout le temps imparti : « Nous nous excusons de l'interruption momentanée de l'image. Dans quelques instants la suite de notre programme ».

Si la panne concernait le son, alors on voyait un petit train qu'on appelait le « rébus » et qui circulait avec à son bord un petit canard, laissant défiler sur l'écran un texte nous informant que la suite du programme n'allait pas tarder !

Plus tard Anne Marie Peysson et Denise Fabre défrayèrent également les premières chroniques sociales de la presse hebdomadaire et les miss météo de la deuxième génération firent leur apparition.

En ce qui nous concernait, nous recevions les programmes de Paris par relais.

Parfois, l'hiver, le relais installé sur les Pyrénées ne fonctionnait pas à cause du mauvais temps et par conséquent, nous avions droit à des films égyptiens, diffusés en V.O. sous-titrés.

Il faut reconnaître que ces films étaient généralement très intéressants.

Chapitre 7

Départ d'Algérie

Le grand départ !

A partir du moment où mes parents surent la date du départ, tout se précipita.

Un véritable branle-bas de combat envahit la maison ! Il fallut d'abord trouver des valises (deux par personne) tâche hautement ingrate et difficile vu que les magasins étaient tous en rupture de stock ! Le nombre exponentiel de départs y était pour quelque chose, bien sûr mais nous réussîmes tout de même à en trouver d'occasion.

Mon frère Jean Louis reçut une valise en bois plus grande que lui alors que ma petite sœur Christiane qui n'avait que quatre ans eut droit à ses deux valises.

Denise, Jean Louis et moi avions également nos sacs à dos (les sacs de scouts) en plus de nos deux valises.

Il nous était impossible de préparer un véritable déménagement, donc les meubles resteraient à la maison.

Mes parents se débrouillèrent pour rassembler dans de grandes caisses quelques petits objets qui feraient la traversée : vaisselle, papiers, photos, linge, bibelots et la précieuse télévision, tout ce qui, pour eux, représentait notre vie en Algérie et le resterait.

Nous, les enfants, avons juste pu emporter nos jouets, nos cadeaux, quelques livres mais il nous avait fallu abandonner tout le reste.

Nos parents nous racontèrent que nos affaires seraient entreposées dans une villa qui appartenait à une tante de maman (à Saint Eugène, un quartier d'Alger) et que dès que les événements se seraient calmés, nous reviendrions ici, chez nous !

Je pense maintenant qu'ils savaient parfaitement que notre départ n'aurait pas de retour, mais voulaient nous protéger d'une réalité cruelle qui nous faisait mal à tous.

Une fois les préparatifs commencés, le temps passa à une rapidité déconcertante et, finalement, arriva le lundi 04 juin 1962, veille de notre départ.

Il faisait très beau, ce matin-là.

Un soleil éclatant inondait notre ciel de cette lumière inoubliable de la Méditerranée mais l'ambiance était pesante à la maison. Une chape de plomb silencieuse enveloppa notre dernier matin, chacun d'entre nous vaquant à ses occupations comme pour oublier la situation et éviter surtout les commentaires et les conversations.

Dans le café-restaurant il n'y avait aucun client et mon père avait invité quelques personnes pour arroser ce départ avec une anisette traditionnelle ! On aurait dit qu'elle coulait à flots ce jour-là et à chaque tournée, mon père nous ressortait sa meilleure phrase du jour : « Encore une bouteille que les Arabes n'auront pas ! ».

Puis dans la journée des officiers de l'armée Française vinrent nous annoncer que nous partirions en camion à 5h le lendemain matin, sous bonne escorte : la leur !

Je ne suis pas capable de me rappeler si j'ai pu dormir cette nuit-là, mais ce dont je suis certain c'est qu'à 4h nous étions tous levés, habillés, et prêts pour le grand départ.

Notre mois de juin 1962 commença donc, à mon avis, le mardi 5 !

Comme prévu deux camions GMC se présentèrent devant le restaurant à 5 h tapantes et en un tour de main deux militaires nous hissèrent à l'arrière de ceux-ci et démarrèrent sans attendre.

Voilà !

C'en était fait de notre destin... Adieu Air de France !

Il faisait chaud, la nuit bleutée s'effaçait doucement pour laisser le soleil poindre à l'horizon. Les rues étaient vides en raison du couvre-feu qui terminait à 7h et d'un coup l'odeur de marée, d'algues, de ressac, l'odeur de la mer, de « notre mer » nous fit prendre conscience que nous étions arrivés à quai.

Nous descendîmes jusqu'au port, bien serrés les uns contre les autres, blottis comme nous l'étions dans la vie en attendant que nos parents descendent de l'autre camion qui les amenait jusqu'à nous.

J'eus brusquement la sensation de ne plus faire partie de ce monde... Les parents s'évertuaient à nous répéter les consignes de base :

- *« Restez groupés, ne vous éloignez pas, que chacun prenne ses valises et sacs...*
- *...Vous les grands (en s'adressant à mon frère Jean Louis, ma sœur Denise et moi-même) Occupez-vous des bagages des plus petits...*
- *...Ne bougez pas de là...*
- *...Nous allons repérer le bateau et nous renseigner sur l'heure d'embarquement... »*

Soudain nos parents disparurent dans une foule dense et angoissante qui ne cessait d'augmenter.

Nous n'en menions pas large !

Nous étions aussi très impressionnés par le ton surprenant d'autorité de nos parents.

D'un coup nous les découvrions forts, volontaires, impératifs, ce à quoi nous n'étions pas habitués.

Je me souviens parfaitement avoir sursauté en les entendant nous ordonner les consignes. On ne plaisantait pas avec la sécurité et il fallait prendre conscience de la gravité de la situation !

La foule nous semblait de plus en plus intense et le brouhaha incessant qui s'en dégageait amplifiait la sensation de marée humaine au milieu de laquelle nous restions accrochés les uns aux autres, serrant puissamment les plus petits contre nous.

Des milliers de gens comme nous envahirent soudain tous les quais. Plus le soleil « montait » dans le ciel, plus les cris, les bruits de voix raisonnaient et faisaient écho.

Je me suis dit, intérieurement : « Nous sommes vraiment tous dans la même galère ! »

Je serais incapable de dire combien de temps nous avons attendu le retour de nos parents, peut-être une heure, ou deux, ou juste trente minutes... je n'en ai aucune notion, mais je me souviens de notre soulagement à les revoir devant nous !

Je ne les avais pas vus arriver et ce n'était pourtant pas faute de les avoir cherchés des yeux. Comme promis, nous n'avions pas bougé d'un yota, la petite troupe s'était bien comportée, les petits accrochés aux plus grands, les bagages sous contrôle permanent.

Ouffff.... Les parents étaient là !

Sur le même ton qu'avant leur disparition momentanée ils nous dirent rapidement :

- *«Allez, prenez vite vos bagages, on y va et restez groupés surtout, suivez-nous ! »*
- *« C'est loin le bateau ? » Demanda l'un d'entre nous sans que je sache lequel et qui s'entendit répondre sèchement :*
- *« Dépêchez-vous, l'embarquement a commencé. »*

Il nous fallut fendre la masse mouvante, tant bien que mal et, péniblement, en traînant nos lourdes valises nous devions de surcroît être attentifs à ne pas nous séparer. Ce n'était pas le moment qu'un de nous reste sur le quai ! Après ce pénible périple, la famille au grand complet s'arrêta et en levant la tête je pus voir la proue d'un énorme bateau blanc immensément haut.

*Le nom du beau navire était inscrit en grandes lettres : **Kairouan**.*

Nous y étions, l'embarquement était tout proche.

Alors, l'Algérie c'était donc bien fini ? Ce n'était pas qu'un mauvais rêve... ? Nous allions vraiment quitter notre pays ?

Nous avançons doucement pas à pas et le brouhaha intense semblait disparaître petit à petit.

Les passagers parlaient entre eux, à voix basse, on avait presque une sensation de funérailles. En quelque sorte, on aurait pu assimiler la situation à un enterrement : celui de notre vie en Algérie et d'une partie de notre tendre jeunesse !

Tout à coup, j'eus l'impression qu'une énorme gueule noire s'ouvrait devant nous, comme si elle allait nous engloutir. Le moment était venu de pénétrer dans les entrailles du bateau. Nous fûmes invités à monter à bord par deux officiers de marine souriants, à qui nous nous devions de rendre la politesse, bien sûr, mais le cœur n'y était pas.

La cale du bateau était très sombre et de nombreux passagers déjà installés. D'un côté et de l'autre, on entendait les gens s'excuser ou essayer de se caser : « pardon, s'il vous plait, nous sommes deux » « nous sommes trois » « nous sommes quatre etc.. »

Lorsque mes parents annonçaient : « nous sommes dix » alors, là, il y avait un blanc. Finalement, en silence, des gens se sont serrés pour nous laisser la place de nous installer tous ensemble.

On avait l'impression que la cale était pleine mais des rapatriés continuaient à monter et à essayer de trouver des places, et encore et encore.

Il fallut presque s'entasser, se coller les uns aux autres, debout, assis sur les valises, ou même accroupis. La chaleur augmentait et devenait assez insupportable, doublée qu'elle était d'une odeur fétide que je ne connaissais pas encore et que j'ai retrouvée lors de mon service militaire : l'odeur d'une chambrée non aérée !

Lorsque je demandai à Papa l'heure qu'il était, il me répondit que midi était déjà passé. Et nous étions debout depuis 4 h du matin ! Ce fut comme si ma question avait été un code qui débloquent les choses car c'est à ce moment-là que les lourdes portes de la cale se fermèrent lentement, dans un grand bruit sourd, celui du gong qui nous annonçait le début de la fin !

Une faible lueur éclaira la cale envahie d'un silence morne et monotone lorsqu'un vrombissement impressionnant fit trembler tout le bateau dans un bruit sourd et régulier qui augmenta rapidement. Mon père nous informa qu'il s'agissait du bruit des turbines des moteurs et que le départ était donc imminent. C'est au moment où le bateau commença à bouger que ma mère nous dit : « Vous, les grands, montez sur le pont et regardez Alger s'éloigner ».

Ce que nous fîmes sans nous faire prier.

Effectivement, Alger s'éloignait du quai, à moins que ne soit nous qui nous en éloignions !

Notre belle ville d'Alger nous apparut comme jamais nous n'avions pu la voir, inondée de ce soleil inoubliable, dans un cadre bleu azur qui nous laisserait une image en mémoire que jamais nous ne pourrions effacer.

Nous fûmes vite entourés de gens qui venaient admirer, pour la dernière fois, leur ville, leur pays, leur soleil et qui portaient, le cœur lourd, vers un nouveau destin, inconnu et non choisi. Une traînée blanche se forma derrière le bateau tel un ruban qui l'aurait relié pour quelques minutes encore au port d'Alger.

Une larme coula le long de ma joue.

Je regardais mon frère et ma sœur qui tentaient de cacher leurs visages, mais je savais qu'ils pleuraient, eux aussi.

En fait tout le monde pleurait et le bateau, lui, s'éloignait, s'éloignait, et s'éloignait encore et le ruban blanc s'étirait, s'étirait, s'étirait encore... !

Les côtes de l'Algérie quant à elles s'agrandissaient et Alger semblait diminuer. Puis la netteté de la côte s'estompa, le ruban blanc termina de s'étirer et ce fut terminé...

Plus rien ! Plus de côte, plus d'Alger, plus d'Algérie, juste la mer, la mer à perte de vue et après quelques heures le soleil qui commençait sa descente vers l'horizon.

C'est à ce moment-là que je redescendis dans la cale pour rejoindre ma famille. Le bruit me parut plus intense, les odeurs plus puissantes, le contraste avec le vent du large plus accentué.

Dans cette pénombre je devinai, à voir ses yeux rougis, que ma mère avait pleuré et lorsque je lui demandai où était notre père, elle me répondit, nouée par l'émotion « Il est allé chercher de quoi manger et boire ».

C'est à ce moment-là que je réalisai que j'avais faim.

Nous n'avions rien bu ni mangé depuis cinq heures du matin et nous dûmes nous contenter de pain et d'eau car c'est tout ce que notre père avait pu trouver. Une fois cette frugale collation avalée, je m'assoupis, assis sur mes valises. Je serais incapable de dire combien de temps j'ai dormi dans cette posture inconfortable mais à mon réveil seuls mes parents étaient éveillés. Avec le recul, je crois qu'ils n'ont pas fermé l'œil une minute durant toute la traversée, les pauvres.

A 21 h, je décidai de remonter sur le pont.

Le soleil avait presque disparu. Là-bas, bien loin dans l'horizon, le ciel rougi faisait contraste avec le bleu du ciel qui s'assombrissait. La nuit descendait lentement mais inexorablement et le ruban blanc continuait de s'étirer, s'étirer... s'étirer !

Nous étions très peu sur le pont, la plupart d'entre nous d'ailleurs étaient des adolescents ou à peine plus âgés.

La moyenne d'âge en tous cas ne dépassait pas les trente ans. Un petit groupe s'était réuni pour écouter avec plaisir quelques accords de guitare qui nous firent oublier un moment notre tristesse et notre mélancolie, tard dans une nuit noire où brillaient des milliers d'étoiles.

Il faisait froid mais nous avions besoin de nous réchauffer de la présence d'autres « sinistrés » comme nous.

Ma sœur Denise avait sympathisé avec une jeune fille de son âge et elles papotèrent longuement pendant que Jean Louis et moi ne pouvions nous arrêter de faire les cents pas, de long en large et d'arrière en avant.

Le ruban blanc était maintenant couleur argent et il étincelait sous le croissant de cette lune arrogante.

Les gens parlaient de tout et de rien, j'entendais les conversations des uns et des autres.

Certains disaient qu'à Port-Vendres de nombreux rapatriés s'étaient déjà installés, notamment des pêcheurs oranais. D'autres ajoutaient que la région produisait d'excellents vins. Soudain, un passager s'écria : « Eh les gars, il est quatre heures, le soleil va se lever, dans environ deux heures nous verrons s'approcher Port-Vendres ! ».

Je redescendis dans la cale et retrouvai mes parents à la même place. Ils n'avaient pas bougé d'un pouce et étaient restés bien groupés avec les petits. Je me demandais si mes jeunes frères et sœurs avaient pu dormir depuis notre embarquement. Je leur annonçai que nous arriverions en France une ou deux heures plus tard comme l'avait dit ce monsieur sur le pont où je remontai de suite pour voir l'approche des côtes françaises au petit matin.

Mercredi 06 juin 1962.

Le soleil s'était maintenant levé et la mer avait retrouvé sa belle couleur azur. De nouveau le ruban blanc s'étirait pour se perdre encore et toujours dans ce lointain horizon où j'imaginai le port d'Alger. Puis, peu à peu, nous aperçûmes les côtes de France !

Des lumières brillaient, la terre avait une couleur sombre et en me penchant sur le bastingage j'aperçus un phare qui, comme un flash, s'allumait, s'éteignait, s'allumait et s'éteignait sans cesse, me fascinant. J'étais comme hypnotisé !

J'avais l'impression que la France avançait vers nous, alors que c'était tout le contraire. Port-Vendres allait enfin nous recevoir. Je redescendis dans la cale et ma mère me demanda d'appeler Denise et Jean-Louis. Nous devions nous regrouper et nous préparer à débarquer.

Je crois que le débarquement était prévu pour sept heures du matin.

Nous commencerions donc cette journée du mercredi 06 juin 1962 en France !

Une secousse, un bruit sourd comme si l'on avait heurté un très gros objet, des grincements. On sentait que le bateau avait ralenti. Le son des turbines qui, depuis le départ, ronronnaient, se fit très fort, assourdissant. Ce bruit ne dura qu'un court instant peut être une ou deux minutes, puis il disparut laissant place au silence. Le bateau venait d'accoster. Un silence envahit la cale. Tous les passagers regardèrent en direction de la porte par laquelle ils étaient rentrés. Un grincement métallique, une violente lumière qui nous éblouit et cette gueule noire qui la veille nous avait happés allait maintenant nous rejeter !

Calmement, sans bousculade, les gens prenaient leurs bagages, et commençaient à sortir du ventre du bateau.

De nouveau, mes parents nous martelèrent des consignes : « restez groupés, n'oubliez pas vos valises et vos sacs, les grands vous devez surveiller les petits, ne vous éloignez pas surtout ».

Nous suivîmes ce mouvement, en ordre, doucement jusqu'au quai, intégrés comme pour le départ dans la file de passagers stressés, avançant lentement.

Des hommes nous attendaient, installés derrière des tables. Certains portaient des uniformes de gendarmes, les autres devaient être des fonctionnaires. Chaque passager s'arrêtait, montrait ses papiers ou les documents demandés.

Arriva notre tour.

L'officiel : « vos papiers d'identité, s'il vous plaît ? Combien êtes-vous ? »

Mon père : « Nous sommes dix, huit enfants, mon épouse et moi »

L'officiel : « Belle famille ! Livret de famille et cartes d'identité de vous et votre épouse »

Tout en vérifiant les documents, il enchaîna : « Avez-vous de la famille à Port-Vendres ? »

Mon père : « Non »

L'officiel : « Quel est votre métier ? »

Mon père : « Cafetier, restaurateur »

L'officiel : « Où désirez-vous aller ? »

Mon père : « N'importe où, dans le midi »

L'officiel : « Je vous signale qu'ici à Port-Vendres, nous n'avons pas de centre d'accueil. D'ailleurs, toutes les villes du littoral sont submergées par l'afflux des rapatriés. Nous avons une structure d'accueil à Carcassonne. Nous allons les contacter. Mon collègue va vous prendre en charge »

Il nous désigna un monsieur assis à côté de lui.

« Au suivant »

Le collègue prit le relais : « Compte tenu de votre grande famille, nous vous proposons Carcassonne. Je vais prévenir la préfecture de votre arrivée. Ils vont vous prendre en charge. Là-bas, vous serez assistés pour votre réinstallation. Je vous donne un document pour prendre le train, vous n'aurez rien à payer. Suivez la file ».

Un peu plus loin, on nous dirigea vers une grande salle où des volontaires de la croix rouge nous attendaient.

Nous croisâmes quelques scouts et mon frère et moi leur fîmes le salut habituel. Ils s'approchèrent de nous et un des deux nous demanda : « Vous êtes scouts ? » Je lui répondis oui et, immédiatement, il nous proposa à boire et à manger, ce que j'acceptai avec plaisir, n'ayant rien avalé depuis la veille.

Mes parents nous rejoignirent et les scouts nous servirent des jus de fruits et des sandwiches qui furent les bienvenus, tout autant que leurs gentilles paroles d'accueil.

Lorsque mes parents leurs demandèrent où nous devions nous rendre pour prendre le train à destination de Carcassonne, un des scouts proposa de nous accompagner et de nous aider à nous installer dans un des wagons en partance pour Toulouse. Les autres parties du train se dirigeraient vers Montpellier ou Narbonne et il ne fallait pas se tromper et, surtout, ne pas oublier de descendre en gare de Carcassonne.

Une fois tous installés, nous occupions carrément un compartiment complet du wagon. Le train était rempli de rapatriés et il y avait du monde partout même dans les couloirs. Les gens se serraient et les valises étaient entassées tant bien que mal au milieu de ce chaos total. Les portes du wagon se sont fermées vers 10 h et le train a commencé à bouger.

Le silence nous étreignait car, cette fois-ci, nous ne pouvions plus essayer de le nier, nous partions bel et bien vers notre nouvelle destinée !